

“Mon héros se prend les pieds dans le tapis”

Auteure de sept romans, Sibylle Grimbert a publié début 2012 *La conquête du monde*, un récit aiguisé et drôle sur l'obsession de la réussite et les désillusions qu'entraîne cette course sans fin.

Propos recueillis par Anne-Laure Bovéron



muze : Comment est née l'idée de ce roman ?
Sibylle Grimbert : J'avais très envie de raconter l'histoire de quelqu'un qui se prend les pieds dans le tapis. Cela

m'amusait. À partir d'un incident sans gravité, les catastrophes s'enchaînent, et un homme pour qui tout allait bien se met à rater tout ce qu'il entreprend. Il croyait tout maîtriser, mais non, tout lui échappe et il ne comprend pas pourquoi.

muze : En quoi les thèmes de l'effondrement, de l'échec vous attirent-ils ?

S. G. : Ils ont une grande force comique et l'humour, voire le burlesque, est un défi qui m'excite beaucoup. Mais l'échec est une angoisse très partagée. L'idée partout répandue de l'accomplissement personnel crée une grande frustration, une panique à l'idée de ne pas être à la hauteur, et cela aussi, j'avais envie de m'y confronter, de trouver un moyen d'en rendre compte.

muze : Cette frustration donne-t-elle envie de se dépasser ?

S. G. : Je ne le crois pas. Il s'agit plutôt d'un sentiment qui paralyse, parce qu'on ne

sait pas bien ce que signifie se dépasser : pour aller où ? pour faire quoi ? Mon personnage croit que cette envie sera le moteur de sa conquête du monde, mais c'est un moteur qui se grippe vite.

muze : Ludovic est à la fois porté et abîmé par ses idéaux...

S. G. : Ses idéaux le rendent fou. Il vit dans un chaos d'idéaux, parce que chaque élément de sa vie, dans l'ordre professionnel, social, amoureux... est gouverné par un idéal : être un mari parfait, puis, quand il quitte sa femme, un séducteur accompli ; être le meilleur dans tout ce qu'il fait, mais aussi être capable de se renouveler sans cesse, de s'inventer, de créer... Il est épuisé par ses idéaux, derrière lesquels il court de manière de plus en plus frénétique, et en tous sens, puisqu'ils finissent par se contredire tous. Résultat : il ne sait plus ce qu'il cherche, il veut s'épanouir sans plus savoir ce qu'il met dans cette notion.

muze : Cet impératif de réussite donne à votre roman la couleur d'une critique de la société actuelle. Était-ce volontaire ?

S. G. : Oui. Toute société a ses ridicules. Il est bon, dans la mesure du possible, de les repérer et d'en jouer.

muze : Vous n'épargnez rien à Ludovic, mais vous semblez aussi beaucoup l'apprécier. Quels sentiments lui portez-vous ?

S. G. : Je l'aime effectivement beaucoup. Je le trouve émouvant parce que littéral, sans duplicité, sans perversité. En écrivant, j'avais en tête *La défense Loujine* de Nabokov. Il y est question d'un joueur d'échecs obnubilé par le jeu et qui fait l'expérience de la déréalisation, c'est-à-dire que sa perception du monde s'altère. Comme lui, Ludovic est un obsessionnel qui, du coup, ne comprend rien à ce qui lui arrive. C'est un gaffeur, mais d'abord avec lui-même, et je trouve ce type de personnages très sympathique.

muze : L'enchaînement des catastrophes qu'il subit semble pouvoir arriver à tout le monde...

S. G. : Tout le monde peut en effet avoir une conduite d'échec. Ce qui me paraît le distinguer, c'est qu'il est ultrasensible à son destin, qu'il donne beaucoup plus d'importance aux détails de sa vie que la plupart d'entre nous. Au fond, les obstacles qu'il rencontre ne sont pas très graves et il aurait pu avoir un tout autre parcours s'il ne s'était pas prêté tant d'attention. C'est d'ailleurs au moment où il cesse d'être préoccupé

par lui-même qu'il réussit. Dans l'affolement de ses idéaux, il a trop conscience de ce qu'il voudrait être pour parvenir à être quoi que ce soit. Il réfléchit trop pour avancer réellement. Il regarde sans cesse son but, alors il oublie les étapes intermédiaires et même d'avancer.

muze : La multiplicité des idéaux de Ludovic et son mal-être vous paraissent-ils déclencher une forme nouvelle de spleen qui serait celui du *xx^e* siècle ?

S. G. : Oui. J'ai l'impression qu'avec la fin des idéaux transcendants (religieux, politiques...), il s'est passé un phénomène curieux : les idéaux n'ont pas disparu, au contraire ils ont proliféré. Tout le monde est de plus en plus bombardé par les idéaux les plus divers, qui nous concentrent toujours plus sur nous-mêmes, et nous paniquent.

muze : Dans ces conditions, il semble logique que Ludovic tienne tant à se réaliser...

S. G. : Notre société nous amène à accorder énormément d'importance à ce que l'on devrait être. Malheureusement, Ludovic ne vise pas un accomplissement à sa hauteur. Il a un besoin infini de reconnaissance, qui le fait sortir de ce qu'il est vraiment. Il ne voulait pas écraser les autres, il croit naïvement que, pour être heureux il faut avoir un destin, et il se plante. Face à la réussite de ses amis, il croit lire en creux sa propre absence.

muze : Comment résumeriez-vous son tempérament ?

S. G. : Par un constat : la phrase d'Andy Warhol sur les quinze minutes de célébrité auxquelles chacun aurait droit à l'avenir, qui était une prédiction, est devenue une sorte d'obligation sociale. Remplacez le mot célébrité par succès, et vous avez la vie de Ludovic. Il ne dé-

sire pas tellement le succès, mais voir que tout le monde semble y accéder autour de lui fait qu'il s'y met aussi...

muze : Est-il au fond question d'une recherche identitaire ?

S. G. : C'est en effet un roman sur la recherche effrénée d'un qui suis-je ? dans un monde qui paraît offrir toutes les possibilités. J'ai remarqué que dans chacun de mes livres, et plus encore dans *La conquête du monde*, mes personnages font une sorte de boucle sur eux-mêmes. Ils sont hantés par ce qu'ils veulent être et finalement s'aperçoivent qu'ils ne sont que ce qu'ils sont. Ludovic est assez proche de Don Quichotte, sauf que lui n'a pas d'objet pour nourrir son idéal. Mais à la fin, c'est la même chose : il comprend qu'il ne peut être que lui-même.

muze : En quoi Ludovic est-il mélancolique ?

S. G. : Pour cette raison : il n'arrive pas à coller à une image toute faite de lui-même. Il recherche désespérément, partout, n'importe comment, un sens, une élévation. Il cherche son essence et cette quête est infinie et vaine. J'ai toujours pensé que madame Bovary et Don Quichotte avaient beaucoup à voir ensemble. Chacun des deux – et Ludovic en cela leur ressemble – veut plaquer sur sa vie une indéfinissable chose qui la justifierait. Au fond, la question est toujours : comment faire le lien entre ce que l'on voudrait être et ce que l'on est ? Il y a un hiatus entre les deux, et c'est dans ce hiatus que pointe la mélancolie.

muze : Le spleen du *xx^e* siècle correspond-il selon vous à une forme d'expression nouvelle ?

S. G. : Je suis convaincue que rien ne s'invente. Proust disait que la littérature, c'est « un seul écrivain qui traverse

toute l'histoire sous des formes parfois contradictoires ». C'est une idée que je partage. Le spleen peut avoir des causes nouvelles, prendre des formes nouvelles, il n'empêche : depuis que le mot a été inventé, il a toujours provoqué le même type de sensations, l'ennui, le sentiment que les jours se répètent, que tout sera toujours pareil... Et je suis très attentive aux sensations, à la manière dont, intimement, on vit les choses. J'écris sûrement des romans pour raconter ça. ■

▶ À lire



LA CONQUÊTE DU MONDE

Éditions Léo Scheer,

306 pages, 19 €.

Ludovic, historien devenu avocat, est sûr de lui : la réussite lui sourit et il ne

compte pas s'arrêter là. Pourtant, sans signe avant-coureur, déconvenues et coups durs s'enchaînent. Il divorce, son fils, ses amis le déconcertent et son travail devient laborieux. L'échec entre douloureusement dans sa vie. Ludovic, qui pensait que bonheur rimait avec triomphe, sombre peu à peu. Il va devoir trouver une autre voie pour s'épanouir.